

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Penser à l'heure du loup

Pierre Morency, *À l'heure du loup*, Montréal, Boréal, 2002, 234 p., 19,95 \$.

René Lapierre, *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 104 p., 14,95 \$.

Jacques Paquin

Number 110, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37695ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2003). Review of [Penser à l'heure du loup / Pierre Morency, *À l'heure du loup*, Montréal, Boréal, 2002, 234 p., 19,95 \$. / René Lapierre, *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 104 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (110), 47-48.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Penser à l'heure du loup

Deux essayistes, qui sont aussi poètes, l'un de Montréal, l'autre de Québec, empruntent des pistes de réflexion diamétralement opposées.

ESSAI | JACQUES PAQUIN

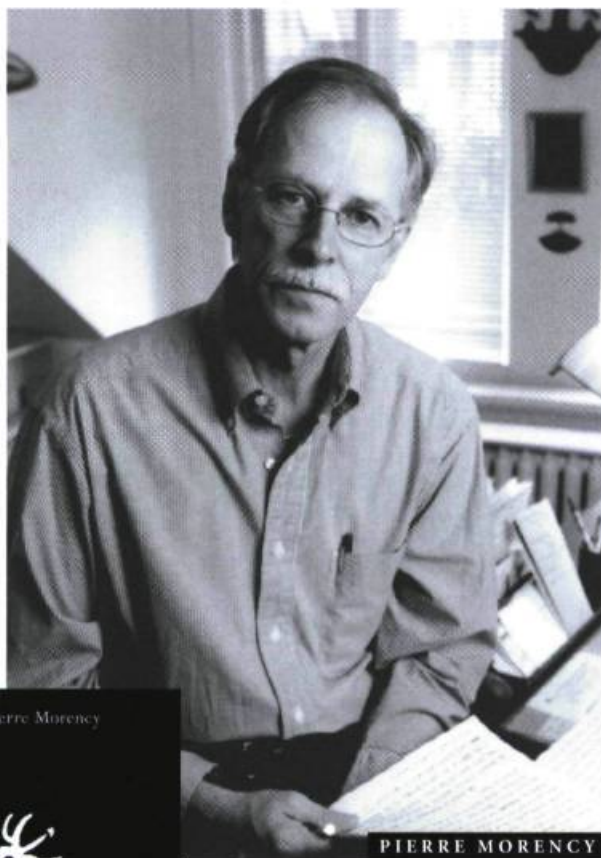
P ourtant, malgré ce qui les sépare, la voie négative que suit René Lapierre, le geste d'accueil inconditionnel envers les merveilles de la nature que fait Pierre Morency, tous deux s'entendent sur le fait qu'écrire, c'est prendre un chemin de traverse, à l'écart des savoirs établis. Énoncé ainsi, cela a l'air d'un truisme. Mais nous sommes en présence d'essayistes pour qui les points de départ et d'arrivée sont inexistantes.

MERVEILLES DE VIVRE

Pierre Morency a deux parcours qui se trouvent à converger l'un vers l'autre, bien qu'ils empruntent des chemins bien distincts : connu d'abord comme poète, il a par la suite développé par l'écriture essayistique ses talents de conteur dans ses *Histoires naturelles*, où il cherche à rendre compte de la « vie entière » contenue dans le vol d'un oiseau, l'essence d'un arbre ou le comportement de certains mammifères. Son dernier essai conjugue, à divers degrés mais jamais de manière systématique, la poésie et ses écrits de vulgarisation scientifique. C'est tout de même un personnage à la fois fictif et réel, Trom, qui compose le fil conducteur de cette centaine de textes. Trom, le personnage né des *Paroles qui marchent dans la nuit*, et dont le nom inusité lui a été attribué par le poète lui-même selon les circonstances suivantes :

[...] j'avais aperçu leur voiture sous les grands pins qui ombragent l'allée menant au logis. La plaque d'immatriculation avait attiré mon regard. Elle portait en plus de trois chiffres les lettres TRM. Un mouvement spontané de l'imagination m'avait soufflé la voyelle manquante.

L'ensemble des textes relativement brefs qui composent ce recueil d'essais gravite ainsi autour de la figure de ce personnage quelque peu iconoclaste et représentant sans aucun doute le Poète aux yeux du narrateur. Une forme d'*alter ego*, en somme. Tour à tour, le lecteur connaît au fil des écrits les différentes facettes du personnage : la demeure (réelle et imaginaire) de Trom, les voyages de Trom, ses dessins (illustrés par l'auteur), l'écoute de Trom, à travers la série des « Ce que dit... », enfin l'envol de Trom puisqu'on peut suivre le parcours du personnage des environs de Québec, où il habite, jusqu'à la terre de Baffin. On y retrouve les mêmes qualités d'écriture qui rendent parfaitement l'attitude contemplative caractérisant les écrits de Morency depuis ses débuts en littérature et qui ne font que s'affirmer et s'épurer de livre en livre.



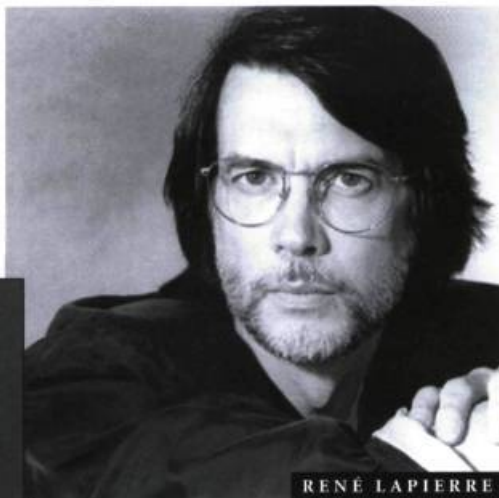
PIERRE MORENCY

Au fil des pages, le poète, le conteur et le philosophe vont se passer la parole. Malgré mon admiration pour Morency, j'ai éprouvé des résistances face à cette voix lorsqu'elle devenait trop sentencieuse, notamment dans les passages où les aphorismes se succèdent comme autant de pensées à méditer. Je suis naturellement peu porté sur les paroles de sagesse, et malgré le grand art de Morency, qui consiste à « [m]ouler une pensée dans une formule inoubliable » (p. 52), elles n'ont pas réussi à emporter mon adhésion. La maxime est trop partie liée avec des velléités de prophétisme, ce qui explique ma méfiance. Et pourtant, je ne voudrais en rien condamner le

moraliste chez Morency, dont les écrits peuvent servir de *vademecum* aux lecteurs qui aiment bien ressasser une formule qui livre avec économie une leçon de vie. Ces réserves énoncées, on ne peut que goûter la manière fluide et élégante par laquelle cette pensée lyrique guide le lecteur au confluent du dehors et du dedans, de l'humain et du non-humain, du visible et de l'invisible. Il faut toute l'habileté de Morency pour éviter que ce chant du monde ne sombre dans la mièvrerie et la banalité. Au delà de la diversité des textes, aussi bien que dans l'unité conférée par le personnage de Trom, le recueil creuse et joue les divers registres que suggère l'heure du loup, qui donne son titre à l'ensemble. La chèvre de Monsieur Seguin de Daudet, l'heure crépusculaire, l'âge de la vieillesse (Trom a 60 ans), qui accueille aussi bien ce qui vivifie que ce qui détruit :

*Il y a donc une heure du loup.
heure du loup dans chaque journée.
heure du loup dans toute vie humaine.
[...]*

Le mot dévoration, lui, est bien dans le temps passé et dans le temps présent de l'aventure humaine. Dévoration du réel, dévoration des ressources, dévoration du paysage, dévoration des consciences, dévoration des petits peuples par les titans.



RENÉ LAPIERRE

Renonce, renonce. Jamais ce qui est là. Jamais ce que tu crois, rien que ce qui traverse, ce qui fuit. Vous penserez au loup. (p. 12)

Les familiers de l'écrivain connaissent bien son attrait pour la littérature américaine, dont il parsème des fragments au sein de ses recueils de poésie. Les passages retenus qui entrecourent la réflexion présentent à la lecture des scènes presque insignifiantes, tant elles s'en tiennent au factuel, à l'anecdote la plus à ras de terre. Mais ces passages, souvent tirés de romans noirs, sont aussi représentatifs de l'esthétique de Lapierre où est réaffirmé chaque fois le refus de la transcendance, voire du sens : « La résistance du matériau est en fin de compte la voyance de l'art. » (p. 44)

On comprend mieux ce qui rapproche mais aussi ce qui sépare ces deux essais ; si, pour Lapierre, il faut d'abord désavouer, refuser le monde et son langage avant même le geste d'écrire, pour Morency, tout part au contraire d'un acte de foi envers le vivant. Mais les deux poètes se rencontrent dans le fait que les repères ne sont jamais donnés, que l'écriture comme la lecture du monde passent forcément par des traces, simplement des traces. Morency écrit : « [...] je ne conçois pas de plus haut travail que celui qui nous arrache sans cesse à tous les pièges de la facilité, pour nous lancer toujours plus avant, vers de nouvelles brûlures et, qui sait ?, vers de nouveaux embrasements. » (p. 227) Ce qu'approuve, à sa manière, René Lapierre : « La langue préfère nous emmener ailleurs, elle nous invite à rencontrer dans la parole ce dont nous n'avons pas idée, et que l'on entrevoit qu'à déparler. » (p. 92)

DEUX PISTES DE LOUP

Là où les limites de l'esthétique de Morency se heurtent à la formule et au désir de la révélation, chez Lapierre, c'est l'inscription du discours savant qui risque de faire décrocher le lecteur. Et cela tient sans aucun doute aux circonstances de publication (colloque, revues savantes, etc.) de certains des textes contenus dans ce recueil d'essais. Les théories de Walter Benjamin et de Theodor Adorno pèsent de tout leur poids dans l'argumentaire de l'essayiste et tirent ses textes vers le discours théorique (affichée par le dernier texte, « Théorie de l'abandon ») plutôt que du côté de l'essai « libre », lyrique, inauguré par le texte d'ouverture dont j'ai cité des extraits. Il faut patienter jusqu'à la seconde moitié du recueil, avec notamment « Exaucement », pour renouer avec le ton de la confiance initiale. La forme de l'essai met ainsi le lecteur devant un choix difficile : ou il privilégie l'unité du registre, atteinte par *L'Heure du loup* ; ou alors il accepte, à la lecture de *Figures de l'abandon*, une certaine part d'aléatoire, typique du contrat de lecture inhérent à toute collection de textes, où le lecteur accepte et assume le choc entre un discours spécialisé et un régime plus introspectif. Le lecteur n'y perdra pas au change : Pierre Morency et René Lapierre comptent parmi les essayistes chez qui la finesse de la pensée relève du grand art.

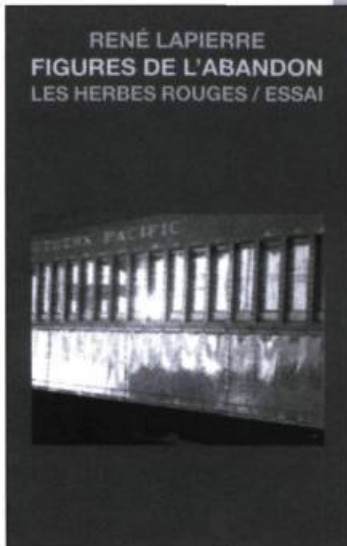
Des pages, des fragments se détachent de l'ensemble, et ce sont pour moi ceux qui énoncent un frémissement de l'être, ceux où le sentencieux le cède à l'existential le plus palpable ; ainsi le texte intitulé « Ce que dit la jeune porteuse de griffes » qui commence par ces phrases troublantes : « Le grand lion qui a mangé ma sœur n'était pas un

mauvais animal, mais je le hais, je le tuerais. Bien que ma sœur, je ne l'aimais pas du tout. » (p. 169) En somme, le Morency que je préfère, c'est moins le philosophe que le poète qui prend un objet du monde qu'il épelle et pèle comme un beau fruit et dont il révèle tout l'arôme et toute la saveur.

L'ASCÈSE DU RENONCEMENT

René Lapierre, poète, essayiste et professeur à l'Université du Québec à Montréal, fait lui aussi appel à la figure du loup, mais le sien vit dans les ornières de l'obscur et fuit toute lumière qui apparaîtrait trop rassurante parce qu'elle est jugée trompeuse. La fidélité de l'auteur aux Herbes rouges (c'est son huitième ouvrage), son appartenance au milieu universitaire situent d'emblée un rapport nettement à l'opposé de la démarche de Pierre Morency. Chez ce dernier, le loup est l'être qui se dérobe et qu'il faut reconquérir par la force du langage mais surtout par des « pensées incarnées » (p. 17). Chez Lapierre, le loup est forcément métaphore de l'écriture et de l'altérité à laquelle l'écrivain invite à se soumettre :

Renoncer, mot par mot, tout effacer. Non, non, pas cette montagne, non, pas cette lumière. Trop dorée, trop lyrique. C'est si facile de mentir. Pas ceci, pas cela.



jean-françois somain

retrouver jade



Jean-François Somain

retrouver jade

et le goût de vivre...

Collection Graffiti, 200 p., 9,95 \$
11 ans et plus



Soulières
éditeur